

Marivaux revisité

Les jeux du texte et de la modernité

L'Esquive est le deuxième long-métrage d'Abdellatif Kechiche. Le réalisateur y poursuit son portrait de la France de l'immigration, commencé en 1999 avec *la Faute à Voltaire* (Lion d'or de la première œuvre au Festival de Venise 2000), histoire d'un immigré tunisien qui vient en France pour aider sa famille. Ce film a triomphé lors de la dernière cérémonie des Césars. Était ainsi saluée par la profession une œuvre qui a eu le courage de traiter l'univers des banlieues sur un mode non seulement positif, mais – exploit méritoire – délibérément littéraire. Le cinéaste a voulu en effet retracer à la fois une aventure intellectuelle – la mise en scène d'une pièce de Marivaux dans une classe de collège – et une éducation sentimentale – celle des garçons et des filles qui la jouent. Ce projet a été réalisé

au-delà de toute espérance, ce qui est vraiment réconfortant.

Krimo «sort» avec Magali, collégienne d'une cité, mais se voit «largué» par sa belle. Déprimé, il tombe amoureux de Lydia, jolie blonde de sa classe, irrésistible dans son costume de la Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*, que les élèves du collège montent sous la direction de leur prof de français. Pour se rapprocher d'elle, Krimo obtient du titulaire du rôle d'Arlequin de prendre sa place sur la scène. Mais Lydia n'aime pas qu'on lui «mette la pression»; comme Silvia face à Arlequin, elle se laisse désirer et esquive les entrevues, ne voulant dire ni oui ni non.

Le film se signale par une parfaite osmose entre, d'une part, le langage des banlieues, la langue du XVIII^e siècle et le style de Marivaux,

d'autre part, entre la structure de l'intrigue théâtrale et l'intrigue amoureuse des jeunes gens.

Le procédé éculé de la mise en abyme fonctionne ici à merveille. Les deux niveaux se confondent, fusionnent si bien que le marivaudage des amoureux devient un mode naturel de relation, motivé par la gaucherie de l'adolescence et la peur de l'engagement, et que le texte de Marivaux rajeunit à vue d'œil, prononcé dans ce sabir presque incompréhensible. Le spectateur reçoit donc une double initiation, à ce parler auquel il ne comprend rien pendant les dix premières minutes avant de le trouver transparent, et aux subtilités du marivaudage, vécu, actualisé et de ce fait toujours d'actualité. Kechiche dévoile en effet l'essence même du marivaudage, qui n'est plus ni coquetterie ni libertinage, mais insolence dans l'expression du combat intime entre audace et pudeur, amour et timidité, désir et amour-propre. Ni préciosité, ni affectation, ni artifices, comme au XVIII^e siècle, mais maladresse inhérente au désordre amoureux, que Marivaux assimile à la maladie en forgeant l'expression « tomber amoureux ».

Finis les raffinements excessifs de l'analyse morale et psychologique ; nous sommes dans le sérieux du badinage adolescent, avec tous les risques qu'il fait courir. Chassés-croisés, rebondissements, c'est le jeu de la séduction juvénile, tel qu'il est prati-

qué de nos jours dans les cours de récréation. Kechiche déjoue les codes stéréotypés du genre (film de banlieue) en donnant la primauté à l'analyse psychologique et en libérant la parole des adolescents. Injures, néologismes, images drues, argot, verlan, la langue des cités rivalise avec le français aristocratique du XVIII^e siècle, comme jadis le français avec le latin.

Comment mieux adapter un texte classique que par cette plongée dans le vif d'une langue naissante, d'un milieu bouillonnant ? Plus qu'un exploit technique et un numéro d'acrobates époustouflant, ce film vaut par une grande générosité, une foi en la jeunesse et un amour de la littérature, qui le rendent électrisant.

La vraie vulgarisation se moque de la vulgarité. Et transcende les différences linguistiques et culturelles. Éminemment politique et littéraire par ce travail sur la langue, sur la forme et sur les personnages, le film d'Abdellatif Kechiche se hisse ainsi presque sur le même plan que les pièces de Beaumarchais ou de Marivaux.

On peut en dire autant d'une autre adaptation de Marivaux, en bande dessinée cette fois. Il s'agit de *la Double Inconstance*. L'auteur, Yvan Pommaux, attaché à honorer son double amour du dessin et du théâtre,



« Rue Marivaux », d'Yvan Pommaux, l'école des loisirs, 2004

a réalisé une véritable mise en scène de la pièce.

Il nous emmène dans un centre culturel, au milieu d'ados au parler cru, qui ne cessent, comme de juste, de s'insulter. « Bouffons, venimeux, hyènes, poubelles! » Mais quand leur professeur leur fait répéter la pièce, les gros mots disparaissent, Arlequin,

Silvia et leurs confidents respectifs jouent au jeu de l'amour et de la jalousie, sous les traits de Chloé, Dany, Félix, Akiko, Julie et Monsieur Dédé. Humour du trait, texte découpé en bulles, questions éternelles sur l'amour, la sincérité, la fidélité. Tout le monde se prend au jeu, et le théâtre a raison des injures.

Utopies ou réalités, on ne peut que saluer ces deux mises en scène, qui ravivent l'espoir dont nous avons tant besoin dans un monde rendu moins agressif par l'amour et par la littérature.

ANNE-MARIE BARON



Rue Marivaux

d'après

« *La Double Inconstance* »

Mise en scène et illustrations
d'Yvan Pommaux

Médium

l'école des loisirs